
Les propriétaires de chiens à la rue

Retour sur un binôme indésirable dans la ville

Homeless dog owners: an unwanted duo in the city

Christophe Blanchard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/4453>

DOI : 10.4000/gc.4453

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2016

Pagination : 47-64

ISBN : 978-2-343-12829-0

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Christophe Blanchard, « Les propriétaires de chiens à la rue », *Géographie et cultures* [En ligne], 98 | 2016, mis en ligne le 27 février 2018, consulté le 26 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/4453> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.4453>

Ce document a été généré automatiquement le 26 novembre 2020.

Les propriétaires de chiens à la rue

Retour sur un binôme indésirable dans la ville

Homeless dog owners: an unwanted duo in the city

Christophe Blanchard

- 1 Qui sont les maîtres de chiens vivant à la rue ? Loin d'être futile cette question qui sert de fil rouge aux travaux que je mène auprès de ces publics soulève en réalité un problème épistémologique de fond, celui – très classique en sciences humaines et sociales – de la portée et des ambiguïtés relatives à l'étiquetage et à la conceptualisation (Passeron, 2006). En désignant comme « zonard(e)s », « errant(e)s » ou « Punks à chiens » les personnes vivant à la rue ou en squat (Pimor, 2014 ; Chobeaux, 2004), on prend en effet le risque de ne les caractériser que par le biais d'une grille de lecture partielle – souvent celle d'une forme de mobilité disqualifiée – qui ne donne qu'une idée limitée de leurs façons de vivre.
- 2 Ce raccourci sémantique a également pour effet d'accentuer de façon auto-prédictive, le processus de rejet dont sont victimes ces individus. Les discriminations qu'ils subissent quotidiennement sont nombreuses et sont souvent accentuées par l'encombrante présence de chiens à leur côté. Paradoxalement, lorsqu'on prend le temps de les interroger, ils se revendiquent pour leur part comme des « maîtres de chiens » ou comme des « propriétaires de chiens ».
- 3 Si certains spécialistes de l'exclusion sociale – notion elle aussi largement contestée désormais (Zeneidi-Henri, 2002) – avanceront à juste titre qu'il n'incombe pas aux groupes étudiés de se reconnaître dans les terminologies sociologiques ou administratives en vigueur, le chercheur se doit malgré tout d'être attentif aux concepts « proches de l'expérience » (Geertz, 2012, p. 81) qui permettent aux informateurs d'exprimer des pans de leur vécu¹. Souhaitant me soustraire aux batailles sémantiques sans fin qui donnent si peu à voir et à comprendre qui sont ces individus évoluant dans la « zone » des sociologues, ni la nature des relations complexes qu'ils entretiennent avec leurs animaux, c'est donc bien sur les maîtres d'une part, et sur leurs chiens d'autre part que j'ai souhaité porter mon attention.

- 4 Cynotechnicien² diplômé et anthropologue de formation, je dispose pour ce faire d'une double compétence pour tenter d'appréhender ces binômes si visibles et pourtant si mal connus. Depuis près de dix ans, je suis donc allé à la rencontre des propriétaires de chiens vivants dans les rues en France et en Europe, avec quelques petites incursions au Canada et aux États-Unis où le phénomène est lui aussi présent. Il est ressorti de cette approche ethnographique plusieurs points saillants qui me permettront de structurer cet article. Je montrerai tout d'abord comment le poids des clichés et des stéréotypes les entourant emprisonnent les maîtres de chiens à la rue dans une stigmatisation constante qui affecte durablement leurs parcours de vie. *A contrario*, j'analyserai dans une seconde partie la façon dont ils réinventent et renégocient constamment, par le biais la médiation de leurs animaux, une identité valorisante qui les aide à surmonter les embûches d'un parcours quotidien particulièrement compliqué.

Dehors : maîtres et chiens à l'épreuve de la rue

Le fantasme des « Punks à chiens »

- 5 L'une des principales difficultés que j'ai rencontrées durant mes travaux consacrés aux personnes à la rue accompagnées de chiens réside paradoxalement moins dans l'accès à ces publics en situation d'exclusion sociale qu'à la difficulté à les nommer. En effet, en décidant de me confronter au champ de marginalité, j'ai immédiatement été frappé par la quasi-inexistence de littérature scientifique les concernant, hormis quelques rares micro-analyses anglo-saxonnes autour des *Homeless Pet Owners* (Kidd et Kidd, 1994 ; Rew, 2000). Étrangement, les chercheurs qui se sont penchés, avec beaucoup moins de frilosité, sur bien d'autres compagnonnages liés à l'exclusion, se sont presque totalement désintéressés de la question. Peut-être trop focalisés sur des catégories de « stigmatés » qui finissent elles-mêmes par en devenir normatives (absence de logement, addictions, etc.), les spécialistes en arrivent finalement à passer parfois à côté de problématiques émergentes. Pourtant, ces propriétaires de chiens constituent, bel et bien une communauté d'indésirables que les autorités s'échinent méthodiquement à éjecter de l'espace public. Par le biais d'arrêtés municipaux coercitifs, leur « droit à la ville » (Lefebvre, 1968) tout comme leur « citoyenneté » (Agier, 2015) sont battus en brèche.
- 6 L'une des raisons de ce désintérêt relatif pour les personnes à la rue accompagnées de chiens est peut-être à rechercher dans la méconnaissance, voire la crainte, de certains chercheurs vis-à-vis de l'animal. À moins que cet « oubli » ne soit à mettre sur le compte d'une routinisation de la recherche, comme le soulignait Becker dans *Les ficelles du métier* :
- [L]es scientifiques ne peuvent s'accorder sur ce qu'il convient d'observer et sur ce qu'il convient d'étudier qu'en négligeant pratiquement tout ce que le monde réel leur montre, en fermant les yeux sur presque toutes les données disponibles. Il faut mieux voir ce paradoxe comme une tension. Il est bon d'avoir des manières conventionnellement acceptées de faire le boulot, mais il est également bon de faire le nécessaire pour secouer ce consensus de temps en temps (Becker, 2002, p. 146).
- 7 Pour bousculer le « consensus », j'ai pris la décision de ne pas étudier les maîtres et leurs chiens indépendamment, mais au contraire, de les étudier ensemble. Ce choix théorique m'obligeait tout d'abord à rompre avec des catégories – scientifiques ou vernaculaires – que j'estimais inappropriées. La première d'entre elle était celle des

fameux « Punks à chiens », expression tantôt ironique, tantôt méprisante qui s'avère être une traduction approximative du vocable italien *Punkabbestia* utilisé de l'autre côté des Alpes et qui fit officiellement son apparition dans le *Dizionario Zingarelli* en 2003. Employée en France par quelques chercheurs en psychologie (Bolognini, 2005 ; Borocz, *op. cit.*, 2014), elle connaît un certain écho dans les médias, dans la chanson ou au cinéma³, mais aussi auprès de quelques journalistes de mode qui tentent de faire de l'esprit à peu de frais sur le dos d'individus qu'ils n'ont probablement jamais côtoyés. Dans son *Dictionnaire du Look* (2011), la journaliste Géraldine de Margerie semble confirmer ce postulat. Dans cet ouvrage synthétique sur les nouvelles tendances de la mode juvénile, l'auteure ne nous épargne aucun des clichés ayant trait aux « Punks à chiens ». Sur papier glacé, on apprend ainsi pêle-mêle que ces soi-disant « anarchistes » iraient volontairement se vêtir chez Emmaüs afin de répondre aux codes esthétiques d'une contre-culture dont ils seraient les porteurs. Forcément alcoolique et drogué d'après la journaliste, le « Punk à chiens » serait de surcroît un maître maltraitant avec son animal, qu'il finirait par rendre sourd à force d'écumer les festivals. Dernière aberration de cette analyse, évidemment non référencée, le « Punk à chiens » serait végétarien, voire végétalien.

- 8 Si on se réfère à une définition moins fantaisiste, celle du Robert (2011) par exemple, on apprend que le terme « Punk » désigne, dans son acception la plus courante, « un mouvement de contestation regroupant des jeunes qui affichent divers signes extérieurs de provocation (coiffure, vêtement) par dérision envers l'ordre social ». Dans son *Dictionnaire historique de la langue française*, Alain Rey (2010) note que la première attestation de ce terme en français remonterait à 1974 et que le mot a été emprunté à l'argot anglo-américain *punk* : « voyou, vaurien », lui-même dérivé du sens « pourri, délabré ».
- 9 Si l'on veut être encore plus précis, on signalera que le mouvement Punk est apparu sur la Côte Est des États-Unis, constituant une sorte de synthèse brute de toutes les contestations de l'époque. Véritable esthétique nihiliste, elle trouva ses lettres de noblesse avec des groupes devenus cultes comme les Américains *The Ramones* ou bien plus encore les Britanniques *The Sex Pistols*. En marge d'une musique sans concession, ses adeptes commencèrent à adopter des symboles systématiques, revendiquant leur appartenance à une contre-culture assumée. Vêtements déchirés, coupes de cheveux et crêtes colorées constituèrent ainsi autant de signes distinctifs affirmant l'identité punk, comme le rappelle Yves Delaporte (1984).
- 10 Bien que le style souvent décalé des jeunes vivant aujourd'hui à la rue puisse éventuellement suggérer une proximité avec celui des Punks historiques, il s'agit certainement là de l'unique point de convergence entre les deux mouvements. D'un point de vue musical par exemple, on peut dire que les « Punks à chiens » contemporains ne partagent pas la même tradition que leurs aînés. Apparus en France dans les années 1990 durant de grands rassemblements festifs comme Bourges ou Aurillac (Racine, 2002), ils doivent en effet être plutôt considérés comme des enfants de la techno que du rock. Au gré des technivals et autres *free parties*, ces premiers *teuffeurs*, inspirés des *new age travellers* anglo-saxons, vont commencer à écumer les routes de France et d'Europe au volant de vieux camions ou de camping-cars d'occasion. Souvent accompagnés de nombreux chiens qui les suivent dans tous leurs déplacements musicaux, ces tribus dites « technoïdes » ou *techno tribes*, vont très vite devenir les figures tutélaires des fêtes sauvages auxquelles ne tarderont pas à s'agréger de

nouveaux publics qui vont s'initier, en marge de ces rassemblements, appelés *free-parties*, à un univers alternatif, fait de drogues et de toxiques, dont les plus fragiles ne se relèveront pas. C'est d'ailleurs à cause de cette itinérance festive que ces publics vont finir par hériter de l'appellation d'errants dans laquelle un certain nombre de chercheurs continuent à les enfermer (Le Rest, 2006).

Les limites de l'errance

- 11 Avec son ouvrage *Les nomades du vide : des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieux d'accueil* (op. cit, 2004), on peut certainement considérer Chobeaux comme l'un des principaux vulgarisateurs du terme « jeune en errance » en France. Par le biais de cette nouvelle catégorie de « jeunes » marginaux, il tendait à enrichir encore un peu plus la liste déjà longue des « apaches », « loubards », « blousons noirs » et autres « sauvageons » (Mauger, 2006 ; Mucchielli et Mohammed, 2007) qui ont fait leur apparition dans la littérature scientifique ces cinquante dernières années. En introduisant cette nouvelle terminologie dans le champ de la recherche, Chobeaux venait également de mettre les pieds dans la soupière sociologique. Il faut dire que loin de clarifier la situation, son invention sémantique provoqua immédiatement la méfiance, surtout au sein de l'institution universitaire, peut-être sourcilieuse du fait qu'un chercheur non issu du sérail puisse s'arroger la prérogative d'apporter une nouvelle dimension à la recherche⁴. Certains chercheurs ont d'ailleurs cru débusquer dans la mise en place de cette nouvelle catégorie sociologique, une manœuvre intéressée de Chobeaux et de son équipe, comme le rappelait Élodie Jouve dans sa thèse (2008). Pattegay (2001) qui a reconstitué la généalogie de l'expression « jeune en errance » a ainsi mis en lumière sa promotion par des organes étatiques comme la DASS, qui ont largement financé les études, les centres de recherche⁵ et les rapports en relation avec ce nouveau phénomène. Pattegay en profite pour insister sur l'heureuse coïncidence entre la découverte des « jeunes errants » et la création de nouvelles méthodes d'action sociale, ainsi que la légitimation de nouvelles lois. Malgré ces critiques parfois sévères et la fragilité scientifique de cette catégorie renvoyant abusivement à une sorte de psychiatrisation de l'individu⁶ et le refus de cette appellation par les principaux intéressés (Pimor, op. cit.), j'avoue avoir moi aussi abusé, au début de mes travaux, de cette notion de « jeunes en errance » (Blanchard, 2009).
- 12 En réalité, force est de reconnaître que les propriétaires d'animaux que j'ai croisés durant mes enquêtes n'avaient bien souvent pour unique point de fuite que le morne horizon des marges, dans une ville de plus en plus aseptisée (Johnsen et Fitzpatrick, 2010) qui ne tolérât ni leur déviance, ni leurs animaux.
« Où tu veux que j'aille ?! Je n'ai nulle part où aller ! En plus, même si je voulais me barrer de cette ville, je ne le peux plus, à cause des chiens. Je n'ai pas assez de fric pour les prendre avec moi. Du coup, on campe dans ce bled depuis plus de six ans, eux et moi. Et finalement, c'est aussi bien comme ça. Car comme on dit « mieux vaut être roi chez soi, que petit seigneur chez les autres » (L., homme, 29 ans, 2 chiens).
- 13 Malgré la présence dans leur rang de quelques « anciens » qui avaient eu l'occasion de voyager quelques années auparavant, la plupart de ces individus ont donc laissé s'envoler depuis bien longtemps leurs rêves de voyages au long cours. Evidemment, quelques professionnels du social continuent à affirmer que leur « errance » ou leur « itinérance » est une preuve patente de leur mobilité (Texier, 2008). Mais se mouvoir

n'est pas voyager⁷ et en s'encombrant d'un, voire de plusieurs chiens, ils se condamnent volontairement à l'inclusion dans un espace limité, où le macadam devient l'unique horizon de leurs aspirations quotidiennes.

- 14 Dans ce nomadisme urbain géocentré et relativement monotone dans lequel ils sont empêtrés, les maîtres à la rue peuvent néanmoins s'accorder quelques escalas dans les hyper-centres des villes. Lieux éminemment stratégiques, proches de la gare et des artères commerçantes, ils constituent des espaces d'intersection de forte affluence, favorisant la manche. Les places publiques ou les squares où ils pourront éventuellement laisser leurs chiens se détendre, font aussi partie de leurs lieux préférés. C'est en effet sur ces sites que les propriétaires auront le plus de chances de trouver des bancs pour se poser, ainsi que des fontaines ou des points d'eau pour se laver ou pour faire boire leurs chiens. Cette localisation spécifique, centrée sur le cœur des villes, a également ses contreparties. En effet, le nœud de l'activité commerciale s'y déroulant, celui-ci ne se conjugue pas toujours de façon harmonieuse avec le mode de vie des maîtres à la rue. Les commerçants et les riverains se plaignent ainsi souvent de l'image dégradante renvoyée par ces publics sur leurs activités ou sur la tranquillité publique. Face à une circulation automobile forte, la récurrence des accidents constitue également l'un des inconvénients majeurs pour le binôme à la rue, sans que cela ne suffise pourtant à les chasser de la cité. Englués dans la ville, quelques autres points de fuite permettent néanmoins à ces binômes de se poser. Parmi ceux-ci, la gare, qui représente un véritable marqueur urbain et mental du territoire sur lequel elle est implantée. Pôle d'attractivité pour l'ensemble des populations de la ville, la gare s'avère également un espace de liberté, réel ou fantasmé. Elle demeure en effet ouverte à tout le monde et on peut y pénétrer sans billet, sans même envisager d'y prendre un train. Pas étonnant donc que les personnes marginalisées aient toujours trouvé un intérêt à s'y rendre. Lieu d'anonymat et d'interaction, la gare représente une bulle paradoxale dans laquelle chacun peut trouver l'équilibre qu'il recherche. Elle demeure à ce titre un lieu particulièrement prisé des publics à la rue accompagnés de chiens, qui en apprécie également les frontières qui leur serviront de base de repli en cas de besoin. Ces espaces sont d'autant plus intéressants pour les propriétaires d'animaux marginalisés qu'ils leur évitent les contraintes d'un environnement social inadapté dans lequel les riverains n'aiment pas être importunés, ni par la vue de ce binôme encombrant, ni par les aboiements intempestifs des animaux.

Contre le maître et son chien : domestiquer l'espace public

- 15 Au-delà de ces quelques espaces urbains, la ville n'offre que très peu de lieux de liberté aux personnes vulnérables. D'ailleurs, à défaut de pouvoir éradiquer définitivement de ses trottoirs les populations marginalisées, de nombreuses municipalités tentent de les dissimuler, voire de les expulser des lieux où elles sont les plus visibles. La relégation des populations constitue ainsi un moyen d'éjecter les indésirables en dehors de l'espace public. Comme l'indiquent Gardella et Le Méner « la forme répressive actuelle consiste à déplacer de certains lieux publics les populations qui gênent les usages de l'espace considérés comme légitime » (Gardella, Le Méner, 2005, p. 72).
- 16 Pour y parvenir, quelques mécanismes simples sont désormais employés systématiquement dans les centres-villes. La plus commune de ces mesures vise à installer sur l'espace public un matériel urbain, *a priori* anodin pour le passant (bancs

avec accoudoirs, espaces verts « écologiques et durables » à base de galets ou de jets d'eau dissuasifs, etc.) mais qui s'avère en réalité un outil coercitif particulièrement insidieux pour les personnes contraintes de vivre dans la rue.

- 17 Des procédures d'ordre juridique visent également à se prémunir contre les indésirables qui occuperaient les trottoirs de façon trop ostentatoire. Les fameux arrêtés municipaux qui ont fleuri en France à partir des années 1990 pour réprimer les atteintes à la tranquillité et assurer le bon ordre dans les divers lieux publics s'inscrivent dans cette logique qui a contribué à faire basculer la tradition d'après-guerre d'une prise en charge des exclus, du droit social vers le droit pénal. Dans ce ciblage juridique, où l'action répressive se décline à l'infini (alcool, bruit, odeur, rassemblement canin etc.) et s'ajuste en permanence aux nombreuses aspérités « asociales » des populations visées, les maîtres accompagnés de chiens constitueront une cible de choix pour les pouvoirs publics désireux de trouver une solution rapide pour canaliser ces populations à problèmes et en limiter les troubles. Chaque mairie pourra ainsi imposer, si elle le souhaite, que les propriétaires tiennent leurs animaux en laisse ou les musellent, que les chiens appartiennent ou non à une catégorie spécifique répertoriée par la loi. D'autres préféreront verbaliser les rassemblements canins intempestifs et en profiteront, comme cela fut le cas à Rennes en juillet 2012, pour enlever de force les chiens des maîtres suspects.
- 18 Si l'objectif revendiqué est de permettre un partage équitable de l'espace public entre ses usagers, on comprendra aisément que l'ensemble des mesures de régulation mises en place par les autorités ne s'applique pas avec les mêmes conséquences pour tous. Contraints de vivre dans la rue, ou dans les squats, les propriétaires de chiens de la rue, qui passent la majeure partie de leur temps avec leurs animaux, sont soumis à une pression beaucoup plus intense que les autres maîtres, d'autant que leur cadre de vie se situe généralement dans un périmètre urbain extrêmement restreint. Ne bénéficiant pas d'espace à eux, ils sont presque toujours en violation de l'espace de quelqu'un d'autre ou de l'espace public. Impactés par ces mesures coercitives limitant leur capacité d'aller et venir, ils pâtissent en outre d'une prise en charge sociale souvent inadaptée dans laquelle l'animal semble être devenu le principal frein à l'intégration de la personne. Centre d'Hébergement d'Urgence (CHU), Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale (CHRS), accueils de jours, la majeure partie des dispositifs institutionnels de prise en charge des plus vulnérables s'arc-boutent ainsi sur des postures interdisant l'accès à leurs locaux aux maîtres accompagnés de chiens.
- 19 On pourrait imaginer que cette posture soit liée à l'émergence subite de ce phénomène. En réalité, ce manque de réactivité remonte à de nombreuses années désormais. En effet, dès 1997, Xavier Emmanuelli, alors secrétaire d'État chargé de l'action humanitaire d'urgence, commandait un rapport sur la question afin que des préconisations puissent déboucher sur des réponses concrètes. Cette commande faisait suite à une interpellation directe du Président de la République qui s'était étonné lui-même, lors du Conseil des ministres du 3 janvier 1997, que la question de cette prise en charge atypique ne soit pas mieux traitée. Il faut dire qu'une circulaire administrative en date du 10 octobre 1995 relative à l'accueil et à l'hébergement d'urgence hivernal avait déjà insisté – mais sans effet notable – sur la nécessité de faciliter l'accueil des personnes accompagnées d'animaux.
- 20 Plus de 20 ans après cette première initiative, autant dire que les choses peinent à évoluer durablement, pas plus que les mentalités d'ailleurs. En effet, faute de prise en

charge fiable, les pouvoirs publics se contentent bien souvent de faire peser sur les personnes vulnérables, le poids de leur exclusion à venir. Pour espérer accéder aux structures sociales, voire au logement, le maître à la rue devrait ainsi commencer par se débarrasser de son compagnon de galères. Cette proposition indécente qui lui est souvent faite par les autorités sociales, constituerait l'ultime acte de contrition et aveu de sa bonne volonté. Dans l'esprit des décideurs, l'« inclusion sociale » mérite en effet quelques sacrifices que même le pauvre devrait être en mesure de comprendre. Et peu importe le lien d'attachement, renforcé par les jours passés avec son animal à la rue, la bonne volonté ne se discute pas.

- 21 F., l'un de mes informateurs de 28 ans rencontré à Nantes en septembre 2011, en a ainsi fait l'amère expérience. Accompagné de ses trois chiens, il était parvenu à trouver dans son parcours social chaotique l'ultime sésame : une structure sociale qui acceptait l'idée qu'il puisse intégrer un logement individuel même avec ses chiens, après quelques mois passés en centre.
- 22 Durant son séjour, une vétérinaire comportementaliste viendrait l'aider à éduquer ses chiens dans l'optique de cette réinsertion vers le logement. Seule exigence : ne conserver que deux de ses trois chiens. Garçon gentil et de bonne volonté, F. accepta le marché. Pendant plusieurs mois, il fut donc hébergé dans la structure, acceptant les règles institutionnelles exigeant que les deux chiens dorment dans le chenil attenant. Un déchirement pour les hommes et pour les bêtes, totalement fusionnels et peu habitués aux ruptures. Mais là encore, F. ne céda pas. Hormis cette fois peut-être où – appel de la nature aidant – il finit sa nuit, lové entre ses deux « bébés », sur la paille du chenil. Résultat : un blâme mais une réinsertion qui se poursuivait malgré tout. À quelques semaines de l'intégration finale, c'est finalement une banale histoire de bagarre au sein de la structure qui aura mis fin au « contrat » liant F. et ses bienfaiteurs. La direction de l'établissement considérant que F. avait failli à ses engagements décida en effet de le remettre à la rue, « pour son bien ». Élément peu subversif, F. eut beau arguer que dans cette bagarre fatale, son rôle s'était borné à séparer les deux adversaires, sa parole ne valut pas grand-chose. Dans le monde du social, on ne prend jamais vraiment au sérieux les individus qui dorment dans les chenils avec leurs animaux.
- 23 Au final, F. est retourné à sa vie d'errance avec ses deux chiens, ayant perdu dans l'affaire l'un de ses fidèles compagnons. L'institution quant à elle continue à intégrer et accompagner les individus méritants vers le logement.

L'économie morale des zonards

Agrégation socio-canine et affirmation d'une identité commune

- 24 Durant leur passage dans la rue, nos informateurs ont été amenés à essayer de synthétiser une identité biographique faite de ruptures, de faux pas sociaux, de violences (infligées ou subies) mais aussi de bonheurs (éphémères souvent mais réels), avec l'identité portée par le groupe. Au sein de cette identité relationnelle, l'acteur se construit face à une définition de soi venue de l'extérieur. Elle s'établit selon des rapports réciproques d'identification, de différenciation ou d'opposition avec d'autres identités. Cette construction se forge par l'appropriation, la revendication ou le rejet d'attributs sociaux qui sont des actes de prescription, d'assignation et de classement

produits par le jeu d'interactions avec autrui. Dans cette quête, le « support » canin va s'avérer prépondérant pour renforcer la spécificité identitaire des propriétaires. À ce titre, il importe donc de ne plus sous-estimer la figure « canine ». D'ailleurs, les chiens des maîtres à la rue disposent d'une personnalité spécifique dont les chercheurs en sciences sociales négligent la plupart du temps l'importance (Vicart, 2005).

- 25 S'il fallait en dresser une taxinomie, on pourrait décrire ce chien comme un animal mâle, de taille moyenne, robuste et globalement en bonne santé physique malgré quelques puces. Les femelles sont généralement moins nombreuses et moins prisées car leurs chaleurs sont une contrainte supplémentaire dont la prise en charge n'est pas toujours simple à gérer pour le maître. Ni très grands, ni très gros, ni très colorés, on est tout de suite frappé par la grande homogénéité fondant ces animaux dans une sorte d'archétype moyen assez caractéristique.
- 26 Dans la rue, deux processus complémentaires se sont d'ailleurs combinés pour déboucher sur l'« invention » de cette population canine particulière que constitue celle des chiens de la zone. D'une part, une dynamique biologique de sélection naturelle ayant conduit ces chiens à s'adapter de mieux en mieux aux spécificités de leur environnement anthropique, d'autre part, un processus sélectif visant à choisir certains caractères comportementaux ou morphologiques prisés par les propriétaires. Loin des chiens racés que l'on peut trouver dans la société des propriétaires socialement intégrés, les chiens des personnes à la rue représentent donc une joyeuse foule bigarrée de bâtards et de corniauds auxquels les jeunes maîtres aiment pourtant s'identifier.
- 27 Accompagnés de *Nestor*, son fidèle compagnon de route depuis sept ans, N., un jeune homme rencontré à Tours en 2013, m'expliqua à sa façon comment il considérait sa relation avec son chien :

« *Nestor*, c'est mon frère et mon fils en même temps. Je lui dois tout et il me doit tout aussi. Je l'ai récupéré quand il avait quelques mois à peine. Il était tombé d'un balcon, du cinquième étage ! Même si un buisson a amorti le choc, il s'est pété les deux pattes avant. Il était dans un sale état. D'ailleurs, son connard de propriétaire de l'époque a voulu le faire piquer. Du coup, moi et mon cousin, on a décidé de le récupérer et de le soigner. On a trouvé le fric pour le véto et après, pendant plusieurs mois, on lui a fait faire de la rééducation à la mer, du côté de Perpignan. Depuis, il ne me quitte pas. *Nestor*, il est un peu comme moi. On a eu le même parcours difficile durant notre jeunesse. Il n'est pas très beau et il ne marche pas droit, comme moi » (N., homme, 37 ans, 1 chien).
- 28 Si ces propriétaires s'entourent de chiens pour les bienfaits fonctionnels qu'ils leur procurent quotidiennement (chaleur, protection, empathie), c'est en réalité la relation psychologique et symbolique qui les relie à cet animal qui va forger leur véritable identité⁸. Dans le parcours chaotique des personnes contraintes de survivre à la rue, l'animal représente ainsi un réconfort affectif important. Véritable exutoire cathartique qui permet à son propriétaire de mieux vivre une réalité quotidienne pas toujours simple à appréhender, il aide notamment les maîtres, souvent très jeunes, à compenser des manques affectifs évidents, liés à des ruptures sociales et familiales parfois profondes. Un certain nombre d'éléments issus de la trajectoire individuelle des propriétaires va également permettre au groupe de renforcer sa cohésion, et à cette communauté de maîtres de chiens de prendre tout son sens. Le partage d'histoires de vie et de « galères » communes, accentué par une narration biographique dans laquelle le chien tient souvent un rôle prépondérant, permet ainsi de consolider chez ces

maîtres la certitude de leur singularité. Des alliances quasi-familiales ne tardent d'ailleurs pas à s'opérer entre les maîtres lors des dons de chiots devenus pour certains des substituts d'enfants (Blanchard, 2015). Cette paternité symbolique permet non seulement de renforcer la cohésion du groupe mais aussi de se distinguer des autres groupes à la rue perçus par les zonards comme des rivaux potentiels.

Un chien pour se distinguer à tout prix

- 29 Dans la rue, l'actant « chien » offre la possibilité aux propriétaires d'éviter d'être assimilés aux individus gravitant parfois auprès d'eux, mais qu'ils ne considèrent pas comme leurs pairs. Parmi ceux-ci, un certain nombre de jeunes gens, rarement en réelle rupture sociale bien que parfois *border line* : étudiants, artistes bohèmes à la recherche de sensations fortes, ils déplaisent bien souvent aux habitués de la rue comme me l'indiquait T., une jeune femme rencontrée en 2008 aux abords de la gare de Clermont-Ferrand :

« Pour moi, ces guignols sont des « Punks en chocolat » ! Ils débarquent là en été. Tu les vois arriver déguisés en parfait petit zonard, leur Perfecto, leur tee-shirt du Che et leur pantalon de treillis qu'ils ont achetés le matin. Mais ces pseudo-loubards, tu les vois seulement quand il fait 22 ou 23 degrés. Quand l'école reprend ou quand il commence à cailler dehors, alors là, il n'y a plus personne ! » (T., femme, 21 ans, 3 chiens).

- 30 La « zone d'été » comme l'appellent par dérision les habitués de la « vraie zone », est bien souvent insupportable aux propriétaires contraints de vivre en permanence dehors. Ils acceptent mal que l'on puisse s'encanailler à leurs côtés, sans partager les affres de l'exclusion. Pour bien se différencier de ces groupes parasites, avec lesquels ils n'hésiteront toutefois pas à partager quelques bières pour peu qu'on les leur offre, certains propriétaires ont transformé le chien en témoin d'une inscription durable dans la réalité de l'exclusion.

« Ces petits mecs et petites gonesses qui déboulent d'on ne sait où, ils n'ont pas souvent de chiens. Par contre, certains jeunes cons récupèrent des chiots directement dans la rue, tu vois ; ils les prennent pour attendre les touristes, quand ils font la manche en ville l'été. C'est dégueulasse parce qu'un chien, c'est pas une tirelire à quatre pattes. Nous, on a des chiens, mais c'est parce que ce sont nos enfants. Parfois, si on les prend avec nous pour la manche, c'est parce qu'on ne peut pas faire autrement. Mais on ne les exploite pas, tu vois. Bref, ces mecs, ce ne sont pas des vrais maîtres, et leurs chiens, ce ne sont pas des chiens de la zone non plus. Ça se voit au premier coup d'œil ce genre de truc... En plus, nos chiens, ils n'aiment pas leurs clébards » (M., homme, 20 ans, 1 chien).

- 31 Si ces faux « zonards » déplaisent fortement aux propriétaires de la rue, il en est une autre à laquelle ils ne souhaitent absolument pas être assimilés : celle des « clochards ». Si ce « non-groupe social » évoqué par Giuliani et Vidal-Naquet (2002) ne signifie plus grand-chose d'un point de vue scientifique, la terminologie reste opératoire chez les maîtres à la rue qui l'utilisent pour mieux s'en détacher :

« Tu as déjà vu un clodo s'occuper de chiens toi ? Moi jamais. Et les rares qui en ont, ils les maltraitent souvent. Les clodos ce sont de vraies bêtes qui ne peuvent même pas se gérer eux-mêmes. Alors, s'occuper d'un autre animal, t'imagines ? » (L., homme, 36 ans, 4 chiens).

- 32 Les propos violents et méprisants de L. à l'encontre de ces doubles outranciers que sont les « clochards » se rapprochent de la vision misérabiliste proposée par Declerck dans

ses *Naufragés* (2001) ; celle-ci est régulièrement alimentée par les clichés médiatiques à laquelle certains de mes informateurs s'abreuvent volontiers. Maryse Bresson qui s'est intéressée de très près à la façon dont la presse traitait la question relative aux « clochards » et autres « SDF » a d'ailleurs souligné que les populations en situation de grande exclusion sont considérées comme plutôt passives, dépourvues de capacités d'adaptation et de ressources personnelles. Une image dérangeante pour des propriétaires à la rue, qui ont certes été ballottés eux aussi par les accidents de la vie, mais qui ne se reconnaissent pas du tout dans la « culture de la place publique » (Gaboriau, 1993), dans laquelle le chien est d'ailleurs absent.

33 Si les maîtres précarisés cherchent à se distinguer d'individus marginalisés qu'ils considèrent comme des « clochards », en retour ceux-ci n'adhèrent pas non plus aux valeurs et à leur style de vie. En ce sens, le chien apparaît bien comme un filtre de distinction dans une marginalité plurielle, plus complexe qu'on ne l'imagine. En avril 2011, ma rencontre avec Maurice, 60 ans, a achevé de m'en convaincre.

34 Tombé à la rue neuf ans plus tôt, il est sans abri, mais ne possède pas le profil caricatural du *Naufragé* décrit par Declerck. Même s'il a sombré dans l'alcool une fois dans la rue, « pour mieux m'intégrer » m'explique-t-il, Maurice préfère aujourd'hui avancer seul et abstinent afin « de mieux [s]e préserver ». Se disant « routard depuis toujours », il ne se sent pas du tout en phase avec les jeunes propriétaires de chiens vivant à la rue.

« Ceux qui ont des chiens sont plutôt des zonards. Moi, je n'aime pas être bloqué dans une ville. Je suis un routard, un vrai. D'ailleurs, je me fous des aides sociales comme le RMI ou le RSA. Ça vous contraint à rester dans une ville. Tout comme les chiens en fait. »

35 Si le chien permet à ces maîtres à la rue de distinguer, il leur sert également de médiateur pour tisser du lien avec le reste de la population. Motif de discussion avec des grands-mères à la sortie des supermarchés ou support empathique favorisant la manche, sa présence auprès de ces publics ne laisse généralement pas indifférent les passants, notamment dans l'Hexagone où il demeure le second animal de compagnie préféré des Français⁹. Mieux, cette intercession de l'animal offre la possibilité au maître de se revaloriser et de se rendre crédible vis-à-vis des professionnels qu'il fréquente (vétérinaires, acteurs sociaux), mais aussi vis-à-vis de ses pairs et surtout vis-à-vis de lui-même. Le besoin de reconnaissance des maîtres pourrait s'expliquer en grande partie par l'image relativement dégradée qu'ils ont d'eux-mêmes. Peu sûrs de leurs qualités, constamment disqualifiés et mis au rebut par le monde extérieur (Bauman, 2010), ils ont trouvé dans l'animal un être sur lequel ils parviennent enfin à exercer une certaine emprise.

Conclusion

36 Comme nous avons eu l'occasion de l'analyser dans cet article, le discours social dominant, scientifique y compris, a eu pour conséquence d'éclipser certaines caractéristiques de ces hommes et de ces femmes ayant fait de la rue leur refuge. La possession de chiens fait partie de ces oublis coupables. Dans la plupart des analyses consacrées aux « zonards », le chien est en effet considéré comme une entité négligeable, ou du moins négligée.

- 37 S'il est parfois évoqué au détour d'une analyse, l'animal ne confère jamais de caractéristiques positives à l'humain l'accompagnant qui, éternel « errant », n'est d'ailleurs jamais perçu comme un maître ou un propriétaire à part entière. Sans nom, sans description précise, sa présence est rarement pensée, ni analysée par les sociologues. Absent du bestiaire local, il ressemble à ces aberrations taxinomiques que sont les chiens errants décrits par Sophie Bobbé (1999).
- 38 Il s'en distingue malgré tout par la nature spécifique des relations le liant à son maître. En effet, le chien de la zone n'est pas un animal sauvage, mais un chien parfaitement domestiqué et semblable à bien des égards aux autres *toutous* qui fréquentent les parcs et les jardins publics de nos villes. Cette relation particulière dérange car elle fait émerger une tension constante entre une réalité où les conventions normatives du rapport à l'animal de compagnie nous sont finalement assez familières, et une altérité sociale qui elle, n'est compréhensible que si l'on tient compte des multiples contraintes de la niche écologique dans laquelle le binôme à la rue évolue. Produits d'un environnement social particulier et d'un système domesticatoire (Digard 1991) dont l'impact se répercute sur leurs identités respectives et communes, le maître à la rue et son chien demeurent en réalité la mauvaise conscience d'une société qui peine encore à venir en aide à certains de ses exclus.

BIBLIOGRAPHIE

AGIER Michel, 2015, *Anthropologie de la ville*, Paris, PUF, 248 p.

BAUMAN Zygmunt, 2010, *Identité*, Paris, Éditions de L'Herne, 136 p.

BECKER Howard S., 2002, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 359 p.

BELBEZE Isabelle, 2009, « Être travailleur social et accompagner les jeunes en errance », *EMPAN*, n° 74, p. 73-77.

BLANCHARD Christophe, 2015, « La rue à l'épreuve d'une biographisation des corps : le SDF et son chien », in C. Delory-Momberger (dir.), *Éprouver le corps. Corps appris-Corps apprenant*, Paris, Erès, p. 121-129.

BLANCHARD Christophe, 2014, *Les maîtres expliqués à leurs chiens. Essai de sociologie canine*, Paris, La Découverte.

BLANCHARD Christophe, 2009, « Des routards prisonniers dans la ville », *Sociétés & jeunesse en difficulté* [en ligne], n° 7. <<http://sejed.revues.org/6292>>

BOBBÉ Sophie, 1999, « Entre domestique et sauvage : le cas du chien errant. Une liminalité bien dérangeante », *Ruralia*, n° 5, p. 119-134.

BOLOGNI Stefano, 2005, « Punkabestia. Une consultation fatigante », *Adolescence*, n° 53, p. 649-657. <<http://www.cairn.info/revue-adolescence-2005-3-page-649.htm>>

- BOROCZ Lillian, 2014, « Les punks à chien et les marginaux à chien. », *Empan* [en ligne], n° 96, p. 130-136. <<http://www.cairn.info/revue-empant-2014-4-page-130.htm>>
- BRESSON Maryse, 1997, *Le SDF et le nouveau contrat social : l'importance du logement pour combattre l'exclusion*, Paris, L'Harmattan, 145 p.
- BOUILLON Florence, 2009, *Les mondes du squat. Anthropologie d'un habitat précaire*, Paris, PUF, 232 p.
- CHOBEAU François, 2004 [1996], *Les nomades du vide. Des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieux d'accueil*, Paris, La Découverte, 134 p.
- DECLERCK Patrick, 2001, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 468 p.
- DELAPORTE Yves, 1983, « Mode et pauvreté : le bricolage de l'apparence chez les adolescents de la banlieue parisienne », *Vêtement et sociétés 2, L'Ethnographie*, 92-94, p. 125-133.
- DIGARD Jean-Pierre, 1991, « Animaux domestiques », in P. Bonte, M. Izard et alii (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, p. 69-72.
- GABORIAU Patrick, 1993, *Clochard. L'univers d'un groupe de sans-abri parisiens*, Paris, Julliard, 235 p.
- GARDELLA Edouard., LE MÉNER Erwan, 2005, « Les SDF victimes du "nettoyage" des espaces publics ? », in N. Hossard et M. Jarvin (dir.), *C'est notre ville ! De l'appropriation et du détournement de l'espace public*, Paris, L'Harmattan, p. 71-81.
- GEERTZ Clifford, 2012 (1986), *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, PUF, 293 p.
- GIULIANI Frédérique, VIDAL-NAQUET Pierre, 2002, « Les personnes sans domicile fixe. Modes de vie et trajectoires », in *Les travaux de l'observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale*, Paris, La Documentation Française, p. 359-393.
- JOHNSON Sarah, FITZPATRICK Suzanne, 2010, « Revanchist sanitization or coercive care? The use of enforcement to combat begging, street drinking and rough sleeping in England », *Urban Studies*, vol. 47, n° 8, p. 1703-1723.
- JOUBE Élodie, 2008, *Les SDF face aux procédures d'assistance. L'apprentissage de la maîtrise*, thèse de doctorat, Université Paul Valéry, Montpellier.
- KIDD H. Aline, KIDD M. Robert, 1994, « Benefits and liabilities of pets for the homeless », *Psychological Reports*, n° 74, p. 715-722.
- LEFEBVRE Henri, 2009 [1968], *Le Droit à la ville*, Paris, Economica-Anthropos (3^e éd.), Paris, Éditions du Seuil, 281 p.
- LE REST Pascal, 2006, *Errance des jeunes adultes*, Paris, L'Harmattan, 224 p.
- MAFFESOLI Michel, 1997, *Du nomadisme, vagabondages initiatiques*, Paris, Le Livre de Poche, 190 p.
- MARGERIE Géraldine de, 2011, *Dictionnaire du look*, Paris, Robert Laffont, 284 p.
- MAUGER Gérard, 2006, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Étude de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin, 252 p.
- MUCCHIELLI Laurent, MOHAMMED Marwan, 2007, *Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours*, Paris, La Découverte, 404 p.
- ORFEUIL Jean-Pierre, RIPOLL Fabrice, 2015, *Accès et mobilités. Les nouvelles inégalités*, Gollion (Suisse), Infolio, 211 p.
- PATTEGAY Patrice, 2001, « L'actuelle construction, en France, du problème des jeunes en errance. Analyse critique d'une catégorie d'action publique », *Déviance et Société*, vol. 25, n° 3, p. 257- 277.

PICHON Pascale, 2009, *SDF, sans-abri, itinérant. Oser la comparaison*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, Louvain, 194 p.

PIMOR Tristana, 2014, « Du jeune en errance aux zonards », *Les sciences de l'éducation pour l'ère nouvelle*, vol 47, n° 1.

RACINE Etienne, 2002, *Le phénomène techno*, Paris, Éditions Imago, 240 p.

REW Lynn, 2000, « Friends and pets as companions: strategies for coping with loneliness among homeless youth », *Journal of Child & Adolescent Psychiatric Nursing*, n° 13, p. 125-132.

REY Alain (dir.), 2010, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 4304 p.

VICART Marion, 2005, « Faire entrer le chien en sciences sociales », *Interrogations ?* [en ligne], n° 1 « "L'actualité", une problématique pour les sciences humaines et sociales ? » <<http://www.revue-interrogations.org/Faire-rentre-le-chien-en-sciences>>

ZENEIDI-HENRY Djemila, 2002, *Les SDF et la ville : géographie du savoir-survivre*, Paris, Bréal, 256 p.

NOTES

1. À ceux pour qui la terminologie « maître de chien » ne constituerait pas un objet sociologique fiable, on se référera aux précieux conseils de Pascale Pichon qui, dans ses travaux consacrés aux sans domicile fixe, rappelle que la scientificité ou la pertinence d'observations ou de concepts ne doit jamais se faire sans la contribution des acteurs eux-mêmes (Pichon, 2009).

2. C'est-à-dire maître-chien dans le jargon technique et professionnel.

3. Preuve de sa popularité, l'expression « Punks à chiens » a servi de titre à l'émission *Tracks* diffusée le 14 juin 2007 sur la chaîne ARTE. Le groupe de rock français *Les Fatals Picards* a également intitulé l'un de ses tubes « Punks à chiens », tandis qu'avec leur long-métrage *Le grand soir* (2012), Benoît Delépine et Gustave Kervern ont eu aussi mis en scène, de façon décalée et loufoque, l'univers de ces précaires modernes.

4. Comme Chobeaux me l'a expliqué, lorsqu'il avait envisagé de décliner ses analyses dans une thèse de doctorat, l'un des grands noms de la discipline lui avait signifié que ce groupe ne constituait pas un véritable « objet sociologique ». À défaut de thèse, Chobeaux rédigea donc ses *Nomades du vide*, devenu aujourd'hui le livre de chevet de bien des universitaires et des travailleurs sociaux.

5. Parmi lesquels les CEMEA (Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active) dont fait partie François Chobeaux.

6. Si on se réfère au *Littré*, le verbe « errer » vient du latin *itinerare* qui a donné *errare*, c'est à dire « aller de côté et d'autre, à l'aventure » ; en ancien français, il prend le sens de « se tromper dans quelque doctrine ». Le terme renvoie donc à une double étymologie : la notion d'errance est concomitante avec celle d'espace. « Errer » c'est en effet aller çà et là, sans but véritable. Mais la notion sous-entend également un certain égarement de l'individu qui se perd dans ses choix (cf. par exemple Michel Maffesoli, 1997).

7. Voir à ce sujet Jean-Pierre Orfeuil et Fabrice Ripoll, 2015.

8. Certains commentateurs ou évaluateurs du bien-être animal expliqueront qu'ils ont pu être témoins à l'occasion de quelques-unes de leurs déambulations urbaines, de scènes où des propriétaires à la rue, tout aussi dangereux que leurs chiens, n'hésitaient pas à maltraiter leurs animaux. Cette observation superficielle contribue à entretenir la réputation sulfureuse entourant ces individus prétendument inconséquents, et à les maintenir enfermés dans la

catégorie arbitraire des mauvais maîtres. L'argument doit néanmoins être relativisé. En effet, les pratiques perçues par quelques commentateurs comme maltraitantes ne le sont pas forcément par les principaux intéressés qui les considèrent souvent comme des actes de dressage nécessaires dans un environnement urbain hostile. Survivre à la rue avec un chien nécessite en effet des ajustements cynotechniques constants, qui confèrent plus au conditionnement qu'à la maltraitance. On peut s'en offusquer d'autant plus aisément que les maîtres à la rue et leurs chiens vivent justement sur l'espace public, au vu et au su de tous et qu'une partie de leurs actes seront jugés par beaucoup de ceux qui ont la possibilité de gérer leurs problématiques canines à l'abri d'un vrai logement. C'est d'ailleurs parmi ceux-ci que l'on trouve un bon nombre de ces propriétaires qui, l'été venu, sur l'autoroute des vacances, abandonneront en toute discrétion leur compagnon à quatre pattes, qui viendra bientôt grossir le flot des surnuméraires canins dans l'une des SPA du pays.

9. D'après l'enquête Facco/TNS Sofres de 2014 conduite auprès de 14 000 foyers, on dénombrait 12,7 millions de chats et 7,3 millions de chiens en France.

RÉSUMÉS

La vie à la rue est-elle compatible avec la possession d'un animal ? Depuis une vingtaine d'années, l'acquisition d'un chien constitue l'une des étapes préalables à l'inscription d'un individu au sein de la communauté des zonards. C'est en effet l'animal qui va singulariser l'individu et lui permettre de façonner son identité. La présence du chien auprès des jeunes propriétaires influe d'ailleurs directement sur leurs parcours. Auxiliaire fonctionnel ou exutoire affectif, il permet ainsi aux propriétaires de mieux survivre dans un contexte urbain difficile. Toutefois, stigmatisés par une opinion publique souvent méfiante et mal pris en charge par les pouvoirs publics, de plus en plus de propriétaires d'animaux, en situation de précarité, se retrouvent aujourd'hui prisonniers de cette rue d'où ils ne peuvent plus sortir. En m'appuyant sur l'analyse des parcours biographiques des propriétaires de chiens à la rue que j'ai rencontrés durant mes enquêtes anthropologiques, je tenterai de mettre en perspective l'identité réelle de ces binômes méconnus.

Is homelessness well suited with pet ownership? In recent years in France, having a dog is a prerequisite for registration and recognition as a member of the community of "zonards". It is a means of identification that contributes to shaping a person's identity. These dogs have a direct influence on the life of young owners. They make it easier for their owners to survive in a ruthless urban environment, be it as a practical help or an emotional outlet. However, the presence of these dogs is also an additional exclusion factor for an already vulnerable section of society. On the one hand, people are very suspicious of them and they are stigmatized. On the other hand, most of the homeless shelters are not prepared to accommodate animals. Our anthropologist research investigates the ins and outs of this new form of social marginalization induced by dog ownership in the centers of various French cities.

INDEX

Keywords : vagancy, social exclusion, dog, urban left, poverty's treatment

Mots-clés : errance, exclusion, chien, ville, traitement de la pauvreté

AUTEUR

CHRISTOPHE BLANCHARD

Université Paris 13 Sorbonne Paris Cité
Centre de recherche interuniversitaire EXPERICE
chblanchard29@gmail.com